

ZUT !

OU

LA PETITE CHAUSSETTE BLEUE

A-propos plein de saveur et de haut goût

EN UN ACTE.

Castigat ridendo mores.

Joué pour la première fois à PARIS, le 8 février 1884

PERSONNAGES

MM. BALANDARD.	MADemoiselle VIRGI-
DUFIGNON, député.	NIE, leur fille.
MADAME DUFIGNON, son	UNE BONNE.
épouse.	LE POMPIER.

La scène se passe à Juvisy, en 1884.

D'un côté à droite du spectateur, une salle à manger. Pendule, dressoirs, assiettes et appliques aux murs. Au fond, grand vitrail avec porte à deux battants ouvrant sur un jardin. Au milieu, une table sur laquelle le couvert est mis. Chaises à volonté.

De l'autre côté à gauche, un cabinet de toilette servant d'office. Garde-manger suspendu au plafond, quelques rayons sur lesquels sont des pots de confitures et des livres et une guitare attachée par un clou. Au fond, un siège avec trois trous recouverts d'un couvercle; au dessus, sur le mur, trois étiquettes sur lesquelles on lit: **MONSIEUR, MADAME, MADemoiselle**. Accessoires, comme balai, cruche, etc. Les deux pièces communiquent par une porte vitrée. Il fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE

BALANDARD, entrant par le fond dans la salle à manger.

BALANDARD, au public.

Mesdames et messieurs, l'usage du prologue dans les pièces du théâtre moderne s'est généralement perdu. Il n'est plus de mode! C'est peut-être un tort; car il

est plus facile pour l'auteur d'un scénario d'exposer les personnages, l'époque et les lieux de l'action, que de faire trois ou quatre scènes préliminaires qui font longueur. Il est plus agréable aussi pour le spectateur aussi intelligent qu'éclairé auquel j'ai affaire, de savoir tout de suite de quoi il est question. J'entre donc en matière, sans plus de préambules. Je me nomme Pierre Balandard. Vous me connaissez tous, n'est-ce pas ? assez ! Nous sommes à Juvisy (Seine-et-Oise), station de Paris à Orléans (20 kilom.), renommée par sa bifurcation du chemin de fer de Corbeil et par sa caserne de gendarmerie. Nous sommes donc à Juvisy chez M. Dufignon, fabricant d'engrais naturels, député de Seine-et-Oise, lequel habite avec madame Dufignon, son épouse, et mademoiselle Virginie Dufignon, sa fille, cette villa qui paraît aussi riante que confortable. J'ai rencontré cette jeune personne tout récemment au bal de la présidence. J'ai piqué une polka avec elle ; je ne lui ai rien dit par convenance. Elle ne m'a rien répondu par le même motif, mais elle m'a plu ; oui, Virginie m'a plu, et comme j'ai fait le sacrifice de mon célibat et que je me suis décidé à associer à ma vie une compagne, que l'on dit intelligente, laquelle, du côté plastique, ne laisse rien à désirer, j'ai fait ma demande au père et j'ai été agréé par lui-même. Aujourd'hui, je dois être présenté à la mère et je vais pouvoir faire part de mes sentiments à la fille. J'ai apporté un bouquet de bleuets, couleur d'espérance, et je voudrais qu'elle devinât l'azur de mes sentiments en le trouvant à sa place. (Il cherche sur la table.) Aucun indice pour savoir où elle se met à table. Où déposer ce bouquet ? (Il va et vient, puis entre dans l'office.) Tiens, cabinet de toilette et le reste ! (Il lit les étiquettes.) MONSIEUR, MADAME, MADEMOISELLE. Voilà bien une idée de fabricant de guano ! C'est un homme d'ordre. Mais voilà mon affaire !

Le troisième à droite le trou favori de la jeune personne! (Il pose son bouquet sur le couvercle.) Ça y est! maintenant, filons. Il est encore trop tôt pour me présenter; je vais faire un tour dans le parc, qui me paraît plantureux!

Il sort.

SCÈNE II

LA BONNE balaye dans la salle à manger, époussette avec un plumeau dans l'office, puis pose un café au lait. MADAME DUFIGNON, entrant par la porte de côté dans la salle à manger.

MADAME DUFIGNON.

Marie!... Marie!... Elle ne répond pas!... (Elle entre dans l'office.) Marie!... que faites-vous?

LA BONNE.

Mais rien, madame Dufignon, j'apportais votre café au lait.

MADAME DUFIGNON.

C'est bien! j'ai une faim que je n'en vois plus clair; mais pourquoi ne répondez-vous pas, quand je vous appelle?

LA BONNE.

Vous appelez Marie et je me nomme Bamboula.

MADAME DUFIGNON.

Toutes mes bonnes s'appellent Marie, et je suis habituée à ce nom-là! M. Dufignon est-il revenu de Paris?

LA BONNE.

Je n'ai vu personne!

MADAME DUFIGNON.

Ah! il tarde bien! Qu'est-ce ça veut dire. Un bouquet sur le couvercle de ma fille?

LA BONNE.

Je ne sais pas madame, c'est peut-être un amoureux pour mademoiselle.

MADAME DUFIGNON.

Pourquoi cette supposition saugrenue ?

LA BONNE.

A moins que ce ne soit pour madame, qui n'est pas encore d'âge à faire fuir un homme.

MADAME DUFIGNON.

Tais-toi, fille du désert ; va me chercher ma fille, je veux une explication.

LA BONNE.

J'y vais, madame.

Elle sort.

SCÈNE III

MADAME DUFIGNON, puis VIRGINIE DUFIGNON.

MADAME DUFIGNON.

Si je prenais d'abord mon café, je l'adore ; mais il a l'inconvénient de se précipiter trop vite. Ici, je n'aurai pas loin à aller. (Elle boit son café.) Excellent, délicieux ! Ah ! je m'y attendais ! (Elle lève le couvercle et va pour s'asseoir, on entend siffler le vent.) Oh ! le courant d'air ! quand cette porte n'est pas fermée.

Elle va pour fermer la porte ; mais des papiers poussés par le courant d'air s'envolent du trou, ils tourbillonnent, enfilent la porte de la salle à manger et disparaissent par la porte du jardin au moment où Virginie Dufignon entre un papier se colle dans ses cheveux.

VIRGINIE.

Quels sont ces papillons blancs ?

MADAME DUFIGNON.

Rien ! c'est le vent ! ça vient d'en bas ! ôte donc ça !

Elle enlève le papier.

VIRGINIE.

Naturalia non sunt turpia ! Bonjour, petite mère, vous m'avez demandée ?

MADAME DUFIGNON.

J'ai à vous parler, ma fille. Venez par ici ! (Elles passent dans le cabinet.) J'irai droit au fait. (Montrant le bouquet.) Que signifient ces fleurs à votre adresse déposées là à votre place habituelle. Ce sont des bleuets des champs.

VIRGINIE.

Ça des bleuets ? jamais ! Ce sont des *centranthus macrosiphon variété cornucopia*.

MADAME DUFIGNON.

Moi, j'ai cru que c'étaient des bleuets.

VIRGINIE.

On croit tant de choses qui ne sont pas. *Errare humanum est*.

MADAME DUFIGNON.

Vous crachez du latin, comme s'il en pleuvait. Je sais que vous êtes très instruite ; mais ce n'est pas là le genre d'éducation que j'aurais voulu pour vous si j'avais été maîtresse au logis. J'ai laissé votre père pousser trop loin vos études laïques et j'ai négligé votre étude religieuse. Vous n'êtes plus une enfant et bientôt vous deviendrez femme ! Sachez, ma fille, qu'une demoiselle ne doit, sous aucun prétexte, se laisser poser des bouquets dans les cabinets ; quand vous serez mariée, vous ferez ce qu'il vous plaira ou plutôt ce qu'il plaira à votre mari. Le mien exige que je l'accompagne toutes les fois qu'il vient ici. J'ai cédé à ce désir, bien que j'aime mieux être seule. Mais votre pauvre père est tellement absorbé par les travaux de la Chambre, que nous n'avons que ce moment pour causer en paix de nos intérêts et de l'avenir de notre enfant.

VIRGINIE.

Et alors pour conclure ? *Breviter concludendo.*

MADAME DUFIGNON.

Précipitez ces fleurs au fond des cavernes infectes.

VIRGINIE.

Cette mesure me semble bien radicale.

MADAME DUFIGNON.

Ah ! vous savez alors qui dépose des macroscornes au pied sur votre trou ? Je sais ce qui me reste à faire.

VIRGINIE.

Vous êtes *amphigourique*.

MADAME DUFIGNON.

Qu'est-ce que tu dis ?

VIRGINIE.

Je veux dire que vous n'êtes pas claire. Votre *sylogisme*, parfait dans ses *prémisses*, pêche par ses *conclusion*. Vous abusez des *figures gorgiaques* dès la *protase* et l'*exorde*.

MADAME DUFIGNON.

Tu m'ennuies avec tes fleurs de rhétorique. Fiche-moi la paix.

VIRGINIE.

Ce lieu commun est un *argumentum ad hominem* ou plutôt *ad feminam*.

Elle sort.

SCÈNE IV

DUFIGNON, MADAME DUFIGNON.

DUFIGNON, entrant avec sa valise et allant au cabinet.

Ah ! ma petite femme, tu es là ? ne te dérange pas.

MADAME DUFIGNON.

Oh, rien ne me dérange, si ce n'est cette prise d'air qui enlève tout ce qu'on jette dans la fosse d'aisances.

DUFIGNON.

C'est une réparation à faire. Je verrai ça.

MADAME DUFIGNON.

Il est bien temps d'arriver de Paris!

DUFIGNON.

Que veux-tu ? on n'en finit pas à la Chambre, et nous nous sommes donné un congé. Ça été difficile à enlever. Enfin, ça y est. Si je n'avais pas voté contre le ministère tout était perdu. Nos ministres ne sont pas jobards car, ici-bas, il n'y a que des jobards et des farceurs ! Moi ! je ne suis pas un homme ordinaire, j'ai senti d'où venait le vent et je me suis retourné.

MADAME DUFIGNON.

Comme une girouette.

DUFIGNON.

Il y a girouette et girouette ! une voix n'est rien, dit-on. C'est rien, c'est beaucoup. Député par vocation et par manœuvre électorale, j'ai toujours voté avec les plus forts, et aujourd'hui je penche vers la réaction. Mais qu'as-tu ? tu sembles de mauvaise humeur.

MADAME DUFIGNON.

Il y a de quoi ! Il faut que je vous fasse part d'un fait aussi étrange qu'inattendu.

DUFIGNON.

Voyons le fait ! Va, j'ai été tellement occupé à la Chambre que je n'ai pas eu le temps matériel de vaquer aux nécessités de l'existence. Donne-moi mes rasoirs et ma savonnette.

MADAME DUFIGNON.

Vous allez faire votre barbe ?

DUFIGNON.

Oui, tu m'embrasseras après. T'auras l'étrenne. Explique-toi.

Il fait sa toilette et se rase.

MADAME DUFIGNON.

Eh bien, j'ai trouvé ici parmi les couvercles un bouquet de bleuets pour notre fille.

DUFIGNON.

Ah ! parfait ! c'est ce cher M. Balandard, notre futur gendre ! Ah ! tu n'es pas au courant ! c'est que je n'ai pas encore eu le temps de m'expliquer. Où est-il ?

MADAME DUFIGNON, sombre.

Je ne sais pas ? Et alors vous allez marier notre fille à cet homme que vous ne connaissez pas ?

DUFIGNON.

Il me suffit de voir un homme une fois pour le juger. J'ai un coup d'œil d'aigle. Les renseignements sur lui sont excellents. C'est un gaillard très intelligent.

MADAME DUFIGNON.

Qu'est-ce qu'il vend ?

DUFIGNON.

Il ne vend rien : il ne travaille pas ; mais il fait travailler les autres, le seul moyen de devenir millionnaire aujourd'hui.

MADAME DUFIGNON.

Encore un libre penseur, je parie ?

DUFIGNON.

Mais sans doute ! Comme moi, comme ma fille. Il faut des époux assortis.

MADAME DUFIGNON.

Oh oui ! Ah ! tenez, monsieur Dufignon, vous avez beau être député et passer pour un homme très fort, mon gros bon sens me dit que vous n'avez pas bien

conduit l'éducation de notre fille, vous avez fait d'elle un bas bleu ou plutôt une petite chausselle bleue. Ah ! si je n'avais pas été si faible avec vous !... mais j'ai été trop faible !

DUFIGNON.

Vous l'auriez élevée sur les genoux de l'Église, vous lui auriez faussé le jugement ! mais moi, j'ai fait d'elle une fille libre et forte. Je veux qu'elle puisse connaître les hommes de valeur et voter comme moi pour un Tirard quand elle jouira de ses droits électoraux ; ce qui ne peut tarder. Taisez-vous, vous m'avez fait couper.

MADAME DUFIGNON.

Les femmes électeurs ! Eh bien, ça ne va pas déjà si bien ! Ça sera un joli gâchis !

DUFIGNON.

La République n'est pas un gâchis, vous parlez comme un maçon !

MADAME DUFIGNON.

Moi, un maçon ? C'est égal, un peu de religion ne peut nuire aux femmes... Alors vous pensez, gros matérialiste, ne pas marier votre fille à l'église.

DUFIGNON.

Je le pense bien !

MADAME DUFIGNON.

Nous nous y sommes pourtant mariés tous les deux et nous n'en sommes pas morts. — Qu'est-ce que dira le monde de Juvisy ? Elle ne sera reçue nulle part, on dira qu'elle n'est pas mariée et M. le curé dans son sermon la traitera de concubine ?

DUFIGNON.

Le monde ! le curé, le trône et l'autel ! Et patati et patata ! allons ! vous me faites couper encore. — Ah ! ma chère. Êtes-vous assez encroutée ? En voilà des préjugés !

MADAME DUFIGNON.

Je vous conseille de vous en plaindre. Si je n'avais pas de préjugés, vous seriez un joli coco!

DUFIGNON.

En voilà assez! n'est-ce pas? Veillez à ce que le déjeuner soit bon! ce qui n'est pas toujours, quoique vous vous piquiez d'entendre quelque chose en cuisine. Je vous préviens que notre futur gendre est très difficile. Je vais au-devant de lui; il est si timide!...

Il sort.

SCÈNE V

MADAME DUFIGNON, puis LA BONNE.

MADAME DUFIGNON.

Ah! ce n'est pas drôle le mariage! j'en sais quelque chose: vous croyez épouser un agneau — les hommes sont si trompeurs, avant! — et vous tombez sur un tyran. Je ne suis pas pour le divorce; mais il a pourtant un bon côté! Vive M. Naquet! (Appelant.) Marie!

LA BONNE.

Madame m'appelle?

MADAME DUFIGNON.

Un couvert de plus pour notre futur gendre!... Qu'est-ce qu'il y a pour déjeuner?

LA BONNE.

Le reste des huîtres d'hier, un poulet froid d'avant-hier, et le pâté que madame a confectionné.

MADAME DUFIGNON.

Avec du beurre et des radis; ça peut marcher! Appelle ma fille pour t'aider; moi je vais me donner un coup de bandoline, je suis tout ébouriffée!

Elle sort.

SCÈNE VI

LA BONNE.

Que j'appelle mademoiselle? Ah bien! En voilà une qui ne s'occupe pas du ménage! (Elle arrange les chaises, va à l'office, baïste son garde-manger et sort le poulet.) Il sent bien un peu! (Elle en tire le pâté.) — Pas frais du tout depuis huit jours! Il a comme un goût. (Elle prend un plat d'huitres.) Tiens! elles se sont ouvertes toutes seules. — Comme ça se trouve! je ne savais pas comment les ouvrir. (Elle remonte le garde-manger et passe dans la salle à manger. — Elle pose le poulet sur la table.) Je passerai les huitres.

Elle sort.

SCÈNE VII

BALANDARD, DUFIGNON, entrent par le fond.

DUFIGNON.

Entrez donc, mon cher ami! C'est ma salle à manger!... Vous voyez quatre couverts. Vous étiez attendu! impatientement ...

BALANDARD.

Trop aimable!

DUFIGNON.

Oh! pas de compliments, pas de cérémonies... ici, nous sommes en famille et nous ne ferons bientôt plus qu'un! Vous avez visité le parc?

BALANDARD.

Très confortable! de beaux ombrages.

DUFIGNON.

Quatre hectares! sans compter la fabrique de guano. Je vous ferai visiter les lieux après déjeuner. C'est la

dot de ma fille. cela peut rapporter dans les vingt-cinq mille francs, bon an mal an.

BALANDARD.

Vous êtes dans l'aisance.

DUFIGNON.

Mais oui, car je possède encore quelques lopins de prés, vignes, sans compter mes capitaux placés en actions de Suez et de Panama, une fière valeur... J'avais pris de l'Union...

BALANDARD.

Vous avez été nettoyé.

DUFIGNON.

Complètement !

SCÈNE VIII

LA BONNE, LES PRÉCÉDENTS.

LA BONNE, une serviette sous le bras.

Monsieur est servi.

BALANDARD, à Dufignon.

Vous avez habité les colonies ?

DUFIGNON.

Moi jamais ! Pourquoi ?

BALANDARD.

Je croyais, à cause de cette femme de couleur, madame Dufignon...

DUFIGNON.

Ah ! vous croyez que c'est là votre future belle-mère ? mais non, c'est ma bonne ; on ne trouve plus de blanches pour servir, et comme cette race est habituée à l'esclavage, la domesticité c'est la liberté relative ! Et puis je n'ai pas de préjugés !...

BALANDARD.

Ni moi non plus! C'est une belle brune!

DUFIGNON.

J'entend ces dames! Tenez-vous!

BALANDARD, à part.

Drôle de bonhomme! En guano!

SCÈNE IX

MADAME DUFIGNON, VIRGINIE,
LES PRÉCÉDENTS.

DUFIGNON, à sa femme.

Bobonne! je te présente mon bien cher ami, Balandard!... (Bis, à sa fille.) Sois aimable! fais des frais! comment le trouves-tu?

VIRGINIE.

Mais à première vue, son *faciès* est présentable.

BALANDARD.

Mademoiselle, je n'ose espérer que vous vous souveniez du dernier bal de la présidence, où j'ai eu le bonheur de valser avec une personne aussi charmante que vous?

VIRGINIE.

C'est peut-être un peu d'*hyperbole*.

BALANDARD.

Hyperbole? je ne le crois pas. Nous avons, M. votre père et moi, beaucoup parlé de vous et je suis heureux de connaître une perle d'instruction, telle que vous l'êtes.

VIRGINIE.

Oh! perle d'instruction! j'aime cette *catachrèse*!... mais, de grâce, épargnez ma modeste *entité*!... Je ne suis qu'une jeune *lauréale*.

DUFIGNON.

Lauréate! lauréate! mieux que ça! Sortie première du lycée Fénélon, tu as remporté huit prix, dix accessits; oui, mon cher Balandard: dix-huit en tout! Elle a même passé sa thèse en latin et a été décorée des palmes de l'Académie pour une ode en grec dédiée à M. Grévy.

BALANDARD.

Est-ce qu'il l'a lue?

DUFIGNON.

Allons! à table!

Bruits d'assiettes, de fourchettes et verres.

LA BONNE, passant les huîtres.

Monsieur le gendre, une huître!

VIRGINIE.

Prenez donc de ces intéressants mollusques. C'est l'*ostrea edulis*, notre grand'mère!...

BALANDARD, riant.

Ah! charmant!...

VIRGINIE.

Ne riez pas! La nature est une et vous l'avez divisée.

BALANDARD.

Pas moi, je vous assure!

VIRGINIE.

Je veux bien croire que vous ne vous opposez pas aux progrès dans les sciences naturelles. Il y a trois ans, on nous disait encore: Par les rapports et la filiation des êtres organisés, vous êtes les fils des singes. Cela est; mais grâce à la vivisection et aux travaux d'Hæckel, le savant allemand; nous pouvons et nous devons remonter plus loin dans l'échelle naturelle. Comme pères et grands-pères, les singes et les chiens sont dépassés. Les huîtres seules ont le droit de se dire nos ancêtres.

BALANDARD, à part.

Elle est pleine d'esprit ! (haut.) Le fait est qu'en les regardant avec attention, je leur trouve quelque chose d'humain... de profil.

DUFIGNON.

Dis donc, petite femme, ne trouves-tu pas que notre futur gendre a un faux air de M. de Lesseps, le Grand Français ?

BALANDARD.

Farceur !

MADAME DUFIGNON.

Je ne trouve pas. Monsieur ressemble à l'archevêque de Bourges.

VIRGINIE.

Ah par exemple ! quelle *synecdoche* ! Monsieur a le profil romain. Il me rappelle Vespasianus à l'œil glauque et clignotant, *oculo glauco et titilando*, comme dit Pétrone, le critique véridique et sévère des voluptés impériales.

BALANDARD.

Pétrone ! il est raide pour une jeune fille ! Vous l'avez lu ?

VIRGINIE.

Tout entier !...

BALANDARD, à part.

Ils ont l'air de se moquer de moi ! (haut.) Alors je ressemble à ce bon Vespasien, l'inventeur des lunettes...

DUFIGNON.

Tiens ! je ne savais pas qu'il fût opticien !...

VIRGINIE.

Je comprends ce que monsieur veut dire. Il manie l'ironie par l'hypallage.

MADAME DUFIGNON.

Prenez donc un peu de beurre.

BALANDARD.

Il y a dessus une petite bête qui a des pattes : ça a l'air d'une punaise ?

VIRGINIE.

C'est un petit coléoptère de la tribu des *plini-les*, le *plinus bipunctatus* ou *petio*, dont la larve vit dans les parquets.

BALANDARD.

Vous savez aussi l'histoire des insectes ?

VIRGINIE.

Vous voulez dire l'entomologie?... sans doute. Cette classe de l'histoire naturelle se divise en plusieurs ordres. Nous avons les orthoptères, les hémiptères, névroptères, lépidoptères, hyménoptères, coléoptères, diptères, et aptères.

MADAME DUFIGNON.

Ma fille ! découpe donc le poulet !

VIRGINIE.

Moi ! quelle plaisanterie ! Je ne suis pas apte à ces menus détails de ménage. Ah ! s'il s'agissait de dissection ou de vivisection, je ne dis pas !..

BALANDARD.

Charmant ! vous vivisectez ?

VIRGINIE.

De temps à autre ! Il le faut bien ! Vous comprenez, la science !...

BALANDARD.

Parfaitement !

MADAME DUFIGNON.

Mais vous ne mangez pas ! Prenez donc une aile de poulet. Il est excellent.

BALANDARD.

Parfait ! il sent la truffe.

MADAME DUFIGNON.

Il n'est pourtant pas truffé.

BALANDARD.

C'est du faisan ? Je ne l'aime pas.

MADAME DUFIGNON.

Mais non ; c'est du poulet. Il est frais comme l'œil.
Le garde-manger est très bien aéré.

BALANDARD.

Je ne dis pas non ; mais l'émotion... ne faites pas attention.

DUFIGNON.

Je te disais bien, ma petite femme, que notre gendre était très difficile !... Si on allait chercher autre chose ? Boule-de-Neige, apportez le pâté !... (La bonne enlève le poulet et pose le pâté sur la table.) Mon bon ami, une tranche ?

BALANDARD.

Non, merci ! rien, j'ai fini. Je suis très sobre.

VIRGINIE.

Monsieur a raison ! La sobriété est un brevet de longue vie. Le poulet, c'est fade. Vous croyez manger de la volaille et vous ingurgitez un mélange d'albumine, de *phosphate de chaux*, de *fibrine*, de *cellulose*, qui n'est d'aucun profit. Mangez du poulet tous les jours et vous mourrez du *diabète*.

BALANDARD.

Le *diabète* ?

VIRGINIE.

Oui, c'est la maladie du jour, très curieuse à étudier, à cause des analyses. C'est justement le sujet de ma thèse, au concours général. Mangez du bœuf pour rougir le sang artériel et donner de la force aux muscles. Prenez du pâté, ça engraisse, je vous recom-

mande le lard qui fait grossir les os et embaume les viscères.

BALANDARD.

Soit ! pour vous faire plaisir.

VIRGINIE.

Passez-moi l'*hydroclise*.

BALANDARD.

L'hydro-quoi ?

VIRGINIE.

La carafe, ça vient d'*hydro*, eau en grec, et de *clyso*, je coule, édulcorez avec un peu du contenu de cette *œnochoé*.

BALANDARD.

Énoch ! c'est de l'histoire sainte ?

VIRGINIE.

Oh ! je ne l'ai jamais apprise... C'est un peu naïf !... Mais il ne s'agit pas d'Énoch qui fut transporté au ciel. La Bible ne dit pas dans quelle partie ; ce qui est vague...

MADAME DUFIGNON.

Mais c'est au paradis !

VIRGINIE.

Où prenez-vous ce pays illusoire ?

MADAME DUFIGNON.

C'est le séjour des bienheureux, à la droite du Seigneur, entouré de ses anges et de ses apôtres.

VIRGINIE.

Connais pas ça !... Passez-moi cette *amphore*, que le *vulgaris* nomme bouteille, et versez dans mon *cratère* cet amalgame de *protoxyde d'hydrogène*, d'*alcool* et de *tannin* teinté d'*acide oxalique*.

MADAME DUFIGNON.

Il n'y a pas besoin de tant de mots pour dire du vin.

DUFIGNON.

On est bien obligé d'en fabriquer depuis que le *phylloxéra* a détruit la vigne.

VIRGINIE.

Ah ! vous croyez au *phylloxéra*, mon père ! Vous êtes naïf ! Il n'existe pas. C'est un prétexte pour les propriétaires, afin de vendre leurs falsifications plus cher.

BALANDARD, reculant sa chaise.

Vous êtes parfaite, accomplie, épatante !

VIRGINIE.

Vous êtes épanaleptique.

BALANDARD, se rapprochant.

Épileptique ? moi, jamais !

VIRGINIE.

Je veux dire que vous vous répétez.

BALANDARD.

Oui, je rabâche. Je vous avoue que je ne comprends pas toujours vos mots savants.

VIRGINIE.

De votre côté, vous parlez une langue dépourvue d'élégance ; je vous le dis sans *métabase*.

BALANDARD.

Métabase !

VIRGINIE.

Oui ; c'est-à-dire, sans *circonlocution*, *ex abrupto*.

MADAME DUFIGNON, se levant.

Je crois que nous ferions bien d'aller prendre le café au salon.

VIRGINIE.

Ma foi ! moi, je reste avec les hommes. Nous avons été assez sérieux, nous allons fumer et dire des bêtises !

BALANDARD.

Ça me va !

MADAME DUFIGNON.

Oh! fumer! pas ici, l'odeur du tabac reste dans les tentures.

VIRGINIE.

Mais l'odeur de la nicotine chasse les microbes, ces invisibles qui, par l'aspiration de nos organes respiratoires, s'introduisent dans nos viscères et sont le germe latent de toutes nos maladies.

DUFIGNON.

Raison de plus pour fumer, une fois n'est pas coutume. (A sa femme.) Viens, bobonne!

MADAME DUFIGNON.

Mais ce n'est pas convenable de les laisser tête à tête!

DUFIGNON.

Si fait! il faut qu'ils se connaissent!

Ils sortent au fond.

SCÈNE X

BALANDARD, VIRGINIE.

VIRGINIE, à Balandard.

Puisque ma mère ne veut pas qu'on fume ici, venez donc, j'ai des cigares par là.

Elle le fait passer dans le cabinet.

BALANDARD.

Où m'entraînez-vous?

VIRGINIE.

Dans mon cabinet de travail. C'est en même temps le garde-manger.

BALANDARD.

Ah! bien, je m'explique le goût du poulet!... Tiens! une guitare? (Grattant sur les cordes.) Vous en pincez?

VIRGINIE.

Non, c'est ma mère... pour donner des idées riantes à mon père quand il vient ici!

BALANDARD, grattant les cordes.

Un joli son! Vous aimez la musique?

VIRGINIE.

Je la déteste; c'est un art de convention, il n'existe pas! C'est bon pour les peuples sauvages... moi, je suis tout aux études sérieuses. Voilà mes livres.

BALANDARD.

Des dictionnaires latins, grecs, allemands... ça vous amuse?

VIRGINIE.

Das ist sehr schön!

BALANDARD.

Pardon! vous dites?

VIRGINIE.

Je dis c'est admirable! Vous ne savez pas l'allemand?

BALANDARD.

Pas un traître mot!... Je croyais que nous allions dire des bêtises!

VIRGINIE.

Je vous passe cet *épitrope*.

BALANDARD.

Moi, je vous passe ce langage incompréhensible! Vous me plaisez quand même et mon cœur est plein de votre aimable personne.

VIRGINIE.

Je ne vois pas ce que votre cœur vient faire en cette occurrence. Le cœur cube des sentiments et non une matérialité comme ma personne. C'est du *spinosisme* pur, ce que vous dites là!

BALANDARD.

Ça m'est égal! vous êtes jeune et belle, vous devez être ma femme... Laisse-moi t'embrasser!

VIRGINIE.

Non! vous obéissez à un instinct qui vous porte vers moi parce que, physiquement et moralement, je vous semble avoir les qualités de vos défauts, et *vice versa*! Pour arriver à une parfaite finalité, nous devons nous *neutraliser* l'un l'autre comme les *alcalis* et les *acides* se neutralisent dans les *sels neutres*.

BALANDARD.

Va pour neutraliser... je veux bien. Oh! ma Nini, neutralisons-nous.

Il gratte la guitare.

VIRGINIE.

Finissez donc, monsieur! votre guitare m'agace.

BALANDARD.

Ce n'est pas ma guitare... c'est l'inconnu qui vous trouble, c'est le mystère que vous sentez autour du mariage et que vous ignorez encore.

VIRGINIE.

Oh! quant à cela, j'en sais autant que vous.

BALANDARD, effrayé.

Oh! mon Dieu!

VIRGINIE.

Rassurez-vous, je n'ai que les théories que l'on nous a enseignées en philosophie. L'amour est une *névrose* de l'âme bien connue des physiologistes. Il a deux *ressorts*: l'un, immatériel, éthéré, la *céladonie*; l'autre, matériel, la *lubricitas*. Êtes-vous, comme le dit Fourier, *céladonique* ou *lubricus*?

BALANDARD.

En principe je serais *céladon*, mais il y a des moments où je penche...

VIRGINIE, avec un soupir.

Ah! je vois avec regret que votre amour n'a rien de commun avec celui de Schopenhauer.

BALANDARD.

Qui, Schopenhauer?... un rival? (A part.) Mon bottier s'appelle Schopenhauer.

VIRGINIE.

Non, Schopenhauer est un philosophe qui connaît l'amour et a su le contenir dans les bornes métaphysiques d'où il ne doit jamais sortir. Si vous m'aimez, vous le lirez en allemand ; car en français il perd beaucoup.

BALANDARD, tragique.

Oui! je le lirai!... Je vais l'acheter tout de suite. (A part.) Je suis complètement aplati!... Zut!...

Il sort du cabinet et va s'asseoir dans la salle à manger.

VIRGINIE, à part.

Zut! Que veut dire ce mot? Consultons le dictionnaire de Littré. (Elle prend un livre sur la bibliothèque, le feuillette.) S... P... Q... R... C'est la formule romaine!... Z... la dernière lettre... et le dernier mot, le mot de la fin! (Elle lit.) « Zut — interjection très familière, par laquelle on exprime que les efforts faits pour atteindre un but sont en pure perte. »

Elle s'ébranouit sur les couvercles.

SCÈNE XI

BALANDARD, LA BONNE, DUFIGNON et
MADAME DUFIGNON, au fond.

BALANDARD, étourdi, assis.

Oh! oui. Zut!

LA BONNE.

Monsieur ne se sent pas bien ? Monsieur veut-il un petit verre de rhum ?

BALANDARD.

Oui, ça me remettra ! Connais-tu Schopenhauer, toi ?

LA BONNE.

Non, monsieur.

BALANDARD.

Sais-tu raccommoder des chaussettes pas bleues ?

LA BONNE.

Oui, monsieur.

BALANDARD.

En ce cas, je t'épouse.

LA BONNE.

Ce serait avec plaisir ; mais je suis mariée et mère de famille.

BALANDARD.

Zut ! zut ! zut !

Il prend son chapeau et va pour sortir.

DUFIGNON.

Où vas-tu, mon fils ?

BALANDARD, à part.

Il me tutoie à présent ! (Haut.) Je vais acheter Schopenhauer pour le lire en famille... la semaine prochaine. (À part.) Je vais aller déjeuner.

Il sort.

DUFIGNON.

Comprends pas.

MADAME DUFIGNON.

Oh ! je comprends, moi ! il s'en va ! C'est le fruit de la belle éducation que vous avez donnée à votre fille ! Si vous lui aviez inculqué quelques principes religieux, nous n'en serions pas là ! ..

DUFIGNON.

Alors!... Demain je la flanque au couvent et je vote désormais avec l'extrême droite,

VIRGINIE, dans le cabinet.

Oh! de l'oxygène! de l'air! (Elle lève un des couvercles en se débattant.) Rien que des vapeurs ammoniacales!!!

Les papiers s'envolent et fourmillonnent partout. Elle retombe asphyxiée.
La toile baisse.

BALANDARD, au public, devant le deuxième rideau de manœuvre.

Mesdames et messieurs,

Public aussi intelligent qu'éclairé, je suis confus de l'accueil bienveillant que vous daignez faire aux quelques bluettes que j'ai fait jouer et jouées moi-même devant vous. Permettez-moi de vous en témoigner ici toute ma gratitude.

Mesdemoiselles, les plus belles fleurs de mon parterre (car je n'ai qu'un parterre à ma disposition), si parfois dans mes petites scènes il s'est glissé quelques pointes, pardonnez-moi; mais un peu de poivre ne peut pas nuire dans une salade comme celle que je viens de vous présenter. Je sais bien que comme auteur, je n'aurais pas dû jouer dans ma pièce; quand je dis ma pièce, permettez, elle n'est pas de moi seul. J'ai emprunté avec sa permission, à l'un de mes plus aimables confrères, M. Albert Millaud, pas mal de scènes et de mots des plus spirituels. Quant au comité de lecture, il a décidé que je devais paraître en personne sur la scène, car j'ai un comité, comme au Théâtre-Français et même à l'Odéon. Je ne veux pas dire de mal de ce genre de laminoir; pourtant, je vous ferai remarquer que les trois quarts du temps les gens appelés à juger soit des poètes, soit des auteurs dramatiques ou autres coupables d'œuvres littéraires, se mêlent souvent de ce qui ne les regarde pas; vu qu'ils n'y entendent pas

grand'chose. Pour prendre un exemple ; moi, je n'irais pas dire à un marchand de pruneaux que ses pruneaux sont bons ou mauvais. D'abord, je n'aime pas les pruneaux, et je n'en fais pas ; mais ce qui me surprend, c'est que ledit marchand de pruneaux vienne décider que ma comédie est bonne ou mauvaise ! Ainsi va le monde en littérature comme en politique. Si les marchands de pruneaux sans être épiciers de naissance, mettent les mains dans le pétrin, ce ne sont alors que des pâtisseries, qui sont naturellement des boulettes...

LE POMPIER, entrant.

Voulez-vous un verre d'eau ?

BALANDARD.

Pourquoi ?

LE POMPIER.

Vous avez bien assez bavardé ce soir, vous devez avoir soif...

BALANDARD, au public.

Il me blague ! Il est du comité !

LE POMPIER.

J'éteins le gaz !...

BALANDARD.

Bonsoir !...

Rideau.
